

# CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 22  
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,  
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11.

HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures du mat.	9 d. au-dessus de 0.	60 deg.	27 pou. 3 lig.		
Midi....	d. au-dessus	00 deg.	pou. lign.	Sud.	Soleil.
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midiv.	Couch.	Phases.		Age.
0 h. a.	0 h. m. 27.	0 h. a.	Premier quart.		14

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, ou dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 23 août 1839.

IL FAUT VOULOIR CE QUI EST PRATICABLE.

Le peuple grandit en lumières, en moralité. Sa puissance est formidable, mais elle s'amoindrit quand il agit par exclusion, quand il erre dans ses prétentions; s'il pouvait en fixer la limite, il aurait bientôt les moyens de les faire triompher.

Nous sommes à une époque de doute, de défiance et de discussion. Toute amélioration, pour avoir succès, a besoin d'être acceptée dans les convictions.

La démocratie anglaise nous donne en ce moment des exemples à méditer; elle marche vers la réforme électorale avec ensemble, elle s'est tracé un but qu'elle poursuit imperturbablement. Son but, c'est la participation à l'exercice de la souveraineté. Elle ne veut pas laisser à des classes privilégiées le droit de faire la loi. Quand elle aura conquis le levier législatif, elle saura bien aborder les questions sociales qui sont chez nos voisins grosses d'avenir.

L'industrialisme a porté en Angleterre des fruits amers; il y a produit le paupérisme dans toute sa nudité. Eh bien! les ouvriers anglais ne désespèrent pas pour cela de l'avenir, et ils proclament hautement leurs droits. Lents dans l'action, ils sont patients dans la démonstration; s'ils ont soutenu quelques luttes avec la police, ils n'ont pas pour cela déserté la voie pacifique. Quand ils en sortiront, leur cause sera moralement victorieuse. — Elle est juste; car les peuples doivent manifester librement leurs vœux, leurs besoins. Les gouvernements ne doivent avoir d'autre mission que leur accomplissement; l'exercice du droit électoral est le seul mode à employer pour constater régulièrement les vœux, les besoins et les tendances d'un pays; il faut qu'ils puissent se traduire en actes, c'est-à-dire en votes, et les votes en lois ou en solutions.

Le suffrage universel dont on s'effraie n'est donc que le moyen de constater la volonté générale, et ce moyen peut être pratiqué sans dangers au temps où nous vivons.

Ce point établi, il y a des vérités acquises qui sont acceptées par tous les bons esprits, et qui seraient facilement pratiquées. Qui doute, par exemple, qu'il y ait des droits qui résultent de la nature même de l'homme, de son agrégation à la société? L'utilité de l'instruction est incontestable; que faut-il donc? La rendre commune à tous, accessible dans tous ses degrés pour tous, suivant les aptitudes et les facultés.

L'assiette de l'impôt est manifestement mal établie; les impôts indirects grèvent la bourse bien petite du peuple, ménagent celle du riche; il y a lieu de ce côté à de graves modifications. La discussion a été souvent portée sur l'impôt progressif, et elle a prouvé sa possibilité.

L'association, si féconde en heureux résultats pour les capitalistes, le serait davantage encore pour les classes ouvrières; elle doit être largement favorisée. A l'association des bras et des intelligences il faut ajouter le capital. Les banques se multiplient en France; on les a aristocratisées, on peut les faire entrer dans la démocratie.

## Feuilleton.

A. M. B\*\*.

Le récit que vous m'avez fait d'un événement arrivé en Provence, il y a près d'un demi-siècle, m'a paru porter en lui-même trop de moralité pour ne pas le livrer, comme nouvelle, à la voracité quotidienne des journaux, nouvelle que le lecteur accourra peut-être avec émotion, et dont le souvenir fera bientôt place à d'autres souvenirs, ainsi qu'une vague chasse d'une autre vague. J'ai tâché de conserver à ce fait toute sa simplicité historique; puisse-je, en m'en rendant l'interprète, n'en avoir pas trop affaibli l'intérêt!

### UNE VENGEANCE.

(Historique.)

I.

Au mois de mai de l'année 178..., on voyait dans la grande rue d'Aix une foule de jeunes gens se promener et s'arrêter fréquemment au même endroit, les uns avec un sourire sur les lèvres, les autres avec des pensées sérieuses au front, suivant leurs projets et leurs rêves; tous, enfin, plongés dans la contemplation d'une ravissante figure de jeune fille. C'est que, depuis quelques semaines, une jolie bouquetière s'était établie, suivant l'usage, dans la rue d'Aix, au milieu d'un brillant parterre de fleurs qu'elle effaçait toutes par l'éclat de sa beauté. Aucune, en effet, n'avait le brillant de ses yeux, aucune sa peau blanche, aucune figure n'était aussi gracieuse que sa charmante figure; c'était donc elle seule, et non pas ses fleurs, que la jeunesse fashionable de la ville eût désiré payer de tous ses trésors. Elle entendait autour d'elle que des éloges et des promesses lui étaient accordés. Naturellement bonne et douce, avec chaque bouquet elle accordait un léger sourire. Ce sourire pour chacun était une espérance, mais le lendemain c'était encore un bouquet, et toujours rien qu'un sourire. Ce fut ainsi qu'elle répondit à toutes les avances que l'on fit pour la séduire. Quelquefois cependant la vue d'un élégant jeune homme qui s'avançait jusqu'à lui exprimer son amour en termes brûlants, lui faisait bien monter la rougeur aux joues et le frémissement du cœur; mais elle résistait victorieuse de tous ces petits combats. Toujours on la voyait et toujours elle résistait. Elle était si tellement belle, que les autres jeunes filles, négligées ou abandonnées à cause

Notre époque est en voie de progrès industriel; ôtez les entraves qui gênent son développement, et le travail pourra être assuré pour tous. Par l'association, la question des salaires serait aussi facilement résolue.

La démocratie a donc des idées acquises, fortes par la discussion, qui peuvent se traduire en faits légaux.

Les idées acquises sont les seules praticables pour chaque génération; c'est à celles-là qu'il faut porter aide et appui, en laissant au temps le soin de mûrir celles qui ne sont encore qu'à l'état de spéculation philosophique.

Que les patriotes sachent donc une fois pour toutes qu'il importe qu'ils ne soient pas sans cesse à errer dans les régions lointaines de l'avenir. — Qu'ils entrent dans les voies du positif et du praticable, et leurs forces se condenseront, s'harmoniseront, se démultiplieront; ils pourront alors espérer faire reculer le privilège, et augmenter le bien-être des populations.

La vérité est là; vérité relative, dira-t-on! Oui, pour les générations qui nous suivront; mais ABSOLUE pour nous et puissante comme un fait.

Les rénovations se font par le déplacement des forces, par leur opposition; plus vous augmentez la masse d'intérêts que vous voulez refouler, plus vous agrandissez les obstacles; plus vous excluez d'agents du cercle de votre action, plus aussi vous diminuez vos forces. Ce qu'il faut donc, c'est bien mesurer la force morale et numérique qu'on a à combattre, bien mesurer aussi ce qu'on peut. Vouloir c'est pouvoir, dit-on souvent. En politique, cela n'est pas; ce qui le prouve, c'est le brisement de tant de volontés énergiques. Elles voulaient fortement; vouloir le possible, c'est savoir: ces volontés ne savaient pas.

A la vérité, ce n'est pas toujours chose facile de mesurer l'œuvre d'une époque, quelle est l'idée qui la travaille, qui doit la dominer. C'est pour cela que le véritable mode de vérification git dans l'élection, dans les votes éclairés par la presse et la discussion orale; de cette manière, les manifestations deviennent claires et compréhensibles.

Si les hommes pouvaient tout-à-coup réformer leurs vices et leurs passions, placer leurs intérêts sous la règle du juste, il ne faudrait pas tant de ménagements dans l'expression des besoins du peuple, dans l'émission de ses prétentions; mais en général nous sommes fort mal élevés, les préjugés nous débordent, les mauvaises traditions nous étioilent; il faut à nos estomacs affaiblis par une éducation vicieuse une nourriture qu'ils puissent supporter.

Les hommes forts doivent tendre la main aux faibles, les aider à monter vers eux, frayer une route qu'ils puissent gravir, et leur préparer une tente sous laquelle ils puissent vivre sans angoisses.

Les hommes sont forts dans notre époque par leur moralité, leur travail intellectuel, leur dévouement; qu'ils se comptent, et ils verront peut-être comment ils doivent procéder.

L'abolition de l'esclavage dans l'Europe a demandé des siècles; nous en voyons encore des vestiges. L'affranchissement des communes fut long, mais il s'est accompli. Les conquêtes du passé nous rassurent pour l'avenir, elles

d'elle, ne pouvaient, dans leur jaloux examen, trouver un seul défaut qui servit de pâture à leur critique.

Ce fut donc avec un certain dépit qu'on la vit tout-à-coup donner sa main à un jeune cordonnier, renoncer pour son amour à la foule de ses admirateurs, enfin quitter, pour son échoppe, ses fleurs, son large parasol qui l'abritait des rayons du soleil, et les eaux limpides qui entretenaient la fraîcheur de ses bouquets. Les jeunes femmes, délaissées à cause d'elle, prirent alors leur revanche, et boudèrent leurs sigisbées. Heureusement, la bouderie, qui concentre pour quelque temps les sentiments de la femme, qui ferme son cœur et prive ses yeux de la vivacité de l'amour, ressemble à la corolle de certaines fleurs. La corolle se replie quand le soleil se cache, quand souffle un mauvais vent; mais vienne tout-à-coup un doux zéphyr, un rayon de soleil, et la voilà qui s'ouvre, s'épanouit et embaume l'air de ses parfums. Les jeunes gens rentrèrent donc en grâce et retournèrent à leurs plaisirs ordinaires, cherchant une compensation à l'agréable coup d'œil que leur offrait chaque jour la jolie bouquetière.

II.

Quelque temps après, à la fin d'une chaude journée, trois jeunes gens entrèrent dans un des cercles de la ville, et montèrent sur la terrasse respirer la brise du soir, si limpide sous ce ciel ardent qu'on est tenté d'ouvrir la bouche pour se désaltérer. C'était comme un rendez-vous tacite, car tous les trois se placèrent près d'une table isolée. A leurs manières hautes et libres, il était facile de les reconnaître pour des fils de patriciens.

— Elle s'est jouée de nous! s'écria l'un d'eux en frappant violemment sur la table. Ses sourires, quand elle était jeune fille, n'étaient qu'un attrait de plus ajouté à ses fleurs pour nous les faire acheter plus cher. Depuis qu'elle est dans la boutique de son cordonnier, on dirait qu'elle a perdu ses grâces et ses charmes, elle ressemble à une madone de marbre; en vérité, nous étions bien aveugles, quand nous prenions ses petites minauderies pour de l'argent comptant!

— Au moins son mari est joyeux pour elle, car il chante depuis le matin jusqu'au soir, répondit Hugues d'un air sombre. Sa joie semble me narguer, elle me fait mal; mais nous verrons s'il sera toujours content. Il compte sur sa femme comme sur son bonnet de nuit. De par la tête de mort que j'ai dans ma chambre! je jure que j'aurai sa belle compagne.

— On dirait, mes amis, ajouta le troisième, l'insouciant

donnent foi et patience. Un grand mouvement d'idées s'est produit parmi nous. Au milieu de fortes discussions, des vérités pratiques se sont révélées; c'est ce qui doit nous consoler dans le présent.

Nous avons eu aussi d'autres enseignements: des tentatives d'insurrection, des complots, des combats inutiles, des révolutions possibles réduites à l'état d'émeutes. Que le sang versé ne soit pas sans fruit!

Tous les esprits sérieux s'éclaircissent par de pareilles révélations; ils comprennent que la conciliation des esprits doit seule amener la régularisation des intérêts.

Pour nous, la base sur laquelle la société française doit reposer est clairement indiquée; sachons la reconnaître. Cette base, c'est l'égalité des droits politiques; le droit de tous à l'instruction; l'association pacifique des industriels de toutes les classes; le développement du travail; la discussion libre de toutes les idées; la mobilisation de la force gouvernementale.

Les siècles qui nous suivront aviseront assez aux moyens de remédier aux maux qu'ils éprouveront, aux abus qui les blesseront. A chaque époque, son œuvre. Ces réflexions nous sont suggérées par le vif désir que nous éprouvons de voir la démocratie avancer vers son émancipation avec ordre et union; puisse-t-elle un jour, si la patrie le réclamait, marcher comme un seul homme!

La ville de Bordeaux a accueilli froidement le duc et la duchesse d'Orléans, la cité du 12 mars ne s'est pas animée! Les sympathies monarchiques sont restées ensevelies dans les replis des consciences.

Le voyage du fils du roi, tant annoncé, si long-temps discuté, manque son effet; Bordeaux est malcontent, Bordeaux n'a rien de royaliste. C'est qu'au temps où nous sommes, les populations ne se paient plus de promesses vagues, c'est que les attermoissements déplaissent.

La France, dans toutes ses contrées, a besoin qu'on donne l'essor à son activité; que fait-on? on emploie toutes les forces gouvernementales à l'arrêter dans sa marche.

Ainsi, la question des sucres est devenue grave, capitale même, par cette raison qu'on ne sait pas la résoudre. Le gouvernement n'ose ni avancer ni reculer. On demande de tous côtés une solution, on la demande d'autant plus vivement que le ministère avait promis le dégrèvement par ordonnance.

Le duc d'Orléans a de son mieux cherché à esquiver les réclamations du commerce bordelais, mais ses plaintes se sont fait jour jusque dans les harangues officielles. La vieille tactique politique avec laquelle on a mené la France depuis 1830 commence bien à s'user; il n'y a plus de place pour les promesses, il faut des faits.

En quittant Bordeaux, le duc d'Orléans doit aller à Bayonne; nous doutons qu'il y trouve plus de satisfaction. La garde nationale ne s'y montrera même pas; elle est désorganisée là comme ailleurs. On voudrait bien parfois la faire revivre pour simuler le dévouement, mais les citoyens, qu'on a complètement dégoûtés, restent dans leur significative indifférence. Le peuple est ainsi fait de nos

Alfred, que cette femme a été créée pour vous et qu'on vous l'a enlevée injustement. Pour Dieu! laissez-la en paix, si elle ne vous trouve pas de son goût. Comme vous, j'ai tenté, j'ai échoué, et j'ai dit, il y en a d'autres.

— Et moi, répliqua Yolande en se levant tout-à-coup, je jure de ne pas avoir la honte d'en chercher une autre. Nos ancêtres ne faisaient pas tant de façons pour avoir la femme d'un serf. Es-tu de mon avis, Hugues? Quand on ne peut pas faire tomber une jolie biche dans ses filets, on lui donne la chasse à outrance.

— Oui, ajouta Hugues, mais comment? elle ne sort jamais seule...

Et pourtant un certain espoir de réussir illumina soudain sa sombre figure.

— Ne sommes-nous pas trois? dit Yolande en se calmant, et en parlant plus bas. N'avons-nous pas des armes? ne pouvons-nous pas choisir la nuit, et des déguisements s'il faut?

— Vive Dieu! voilà une excellente idée! Une libation au diable pour le remercier!

Et Hugues avala un verre de punch.

Une fois ce projet émis, on l'aborda, on le retourna sous toutes ses faces, on en vint aux détails, et bientôt, malgré les irrésolutions du jeune Alfred, ils arrêtèrent que le soir même, à dix heures, ils triompheraient de la vertu de la pauvre Nina. Puis, ne prévoyant pas les suites de leur action, ils s'abandonnèrent à une joie délirante. Leurs verres se vidèrent et se remplirent, et ils burent jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus qu'une idée, celle d'accomplir leur infâme projet. Ils ne songèrent pas même à se déguiser, tant ils se sentaient une résolution tenace et brutale.

Alfred, plus jeune que ses camarades et que l'habitude du vice n'avait pas entièrement corrompu, avait senti dans son ame un froid mortel, quand on parla d'un projet si atroce; mais peu à peu ses remords s'étaient noyés dans le vin, et leur absence lui permit de s'élever au niveau des autres.

Une indifférence si insultante pour l'honneur d'une femme ne peut s'expliquer que par le souvenir des pouvoirs seigneuriaux que conservait encore la jeune et orgueilleuse noblesse. A ses yeux le peuple, n'était composé que de vilains faits pour être sacrifiés aux caprices de leurs maîtres.

Depuis son mariage Nina, heureuse de son amour pour Pierre, allait chaque soir remercier Dieu des beaux jours qu'il lui donnait, et le prier de les continuer. Comme l'amour du jeune artisan égalait le sien, chaque soir il quittait aussi son travail et

jours ; il ne veut plus jouer le rôle de *machine* pour plaire aux gens de cour. Quand on a organisé la garde nationale, le dévouement et le zèle étaient dans tous les cœurs ; pas de village qui n'eût sa compagnie ; pas de ville qui n'eût son bataillon, sa légion. Aujourd'hui, dans les villages, les contrôles n'existent plus ; dans les villes, si les contrôles existent, l'institution est inerte ; nous ne dirons pas qu'elle se meurt : elle est morte.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Les journaux officiels, instruits à l'avance par le télégraphe de l'enthousiasme impossible à décrire que la population de Bordeaux a montré lors de l'arrivée de M. le duc d'Orléans, reçoivent en quelque sorte un démenti des journaux de Bordeaux même les plus attachés à l'ordre de choses. La feuille de M. Fonfrède, le *Mémorial* et l'*Indicateur* ne constatent qu'un enthousiasme très-négatif ; malgré tout ce qu'on a pu faire pour le provoquer et le rendre éclatant, la force des choses a voulu que le découragement jeté par l'état des affaires dans cette cité se révélât tout entier dans la manière dont elle a vu arriver dans son sein le fils aîné du roi des Français. Une lettre particulière nous donne à cet égard des renseignements qui ne laissent aucun doute. En voici quelques passages :

« On vous dira peut-être que M. le duc d'Orléans a été reçu dans notre ville avec des cris de joie, des transports d'enthousiasme. Ces phrases sacrées par l'usage, formules invariables et, pour ainsi dire, sacramentelles, servent pour tous les rois et princes en voyage, quels que soient les pays et les villes qu'ils visitent.

« A côté de ces mensonges officiels, permettez-moi de placer la vérité, mais la vérité toute nue. A l'entrée du pont de Bordeaux, leurs altesses royales ont été reçues par les autorités civiles et militaires ; les harangues et les réponses d'usage ont été échangées, puis le cortège s'est mis en route suivant le cérémonial accoutumé. Depuis le pont jusqu'à la mairie, et la distance est longue, le duc, pressé par une population curieuse, saluait avec empressement la foule qui se ruait sur son passage. Cette foule est restée impassible et muette, oubliant même quelquefois de rendre au prince les politesses que celui-ci lui adressait. Tout le monde a remarqué combien un accueil aussi froid affectait l'auguste voyageur ; sa figure pâle semblait exprimer le désappointement qu'éprouvait son cœur.

« Maintenant si vous me demandez pourquoi notre population est restée muette en présence du prince, pourquoi parmi ce peuple si nombreux le cri de *vive le roi !* n'est sorti d'aucune poitrine, il ne me sera pas difficile de vous le faire comprendre.

« Un prince et surtout l'héritier du trône de France est toujours envisagé par le peuple sous deux rapports, d'abord comme homme, puis comme représentant d'une dynastie, d'un système. Les reproches que l'on avait à articuler contre le système ont étouffé, ont fait taire les éloges que quelques-uns auraient peut-être été disposés à adresser au prince. Comment, en effet, voulez-vous que ce peuple pousse des cris de joie et se livre aux transports de l'enthousiasme ? Qu'a-t-on fait pour diminuer sa misère et ranimer ses forces commerciales qui s'épuisent ? Il faut à notre cité qui se meurt de langueur un remède prompt et efficace, et ce remède, non-seulement on le fait attendre, mais on ne l'administrera même pas. On avait juré sur l'honneur que le dégrèvement des sucres coloniaux aurait lieu par ordonnance, et ce dégrèvement, nous sommes encore à l'espérer.

« Pour calmer nos douleurs et étouffer nos plaintes, on est allé répétant que le fils du roi était venu parmi nous pour étudier nos besoins. Quelle amère dérision ! Etudier nos besoins ! mais ne sont-ils pas connus depuis long-temps ? et d'ailleurs les yeux d'un prince pourraient-ils voir, au milieu de cet appareil de fête dont on l'entoure, les plaies qui couvrent notre corps commercial ? A Bordeaux comme à Paris il y a des courtisans ; ce sont ces courtisans qui, d'ordinaire, composent les cortèges princiers ; et dans cette escorte qui est allée au-devant de M. le duc d'Orléans, il ne s'est peut-être pas trouvé un homme assez loyal pour lui dire : « Prince, voyez ces navires les vergues en croix et les pavillons à moitié mât ; ce sont des signaux de tristesse et de deuil. Ecoutez le canon d'alarme que tire la marine, elle est en détresse, portez-lui secours, elle va périr ! » Non, il ne s'est peut-être même pas rencontré un seul homme pour soumettre ces vérités au prince, et cependant on dit qu'il vient étudier nos besoins !

« Hier encore, nos négociants ne parlaient que de misère et de pauvreté ; aujourd'hui, ils étalent un luxe effréné, font dresser

des tables qui seront somptueusement servies et préparent un bal magnifique. On dirait, à voir ces dépenses extravagantes, que la Garonne a été métamorphosée en Pactole. On ne vous croira plus, messieurs, quand vous viendrez parler de votre gêne et de vos embarras. En vous voyant si grands, si généreux, comment pourra-t-on penser que vous dites vrai quand vous affirmerez que peut-être demain il vous faudra déposer votre bilan et confesser votre ruine ? »

A la suite de cette lettre, nous citerons le discours que M. le maire de Bordeaux a adressé à M. le duc d'Orléans et la réponse que le prince lui a faite ; l'un et l'autre ne manquent pas d'enseignements.

« Prince, digne fils du roi des Français, et vous, Madame, épouse de l'héritier du trône, mère du comte de Paris, soyez les bienvenus parmi nous.

« Les instants durant lesquels j'oserai suspendre votre entrée dans notre ville seront courts, pressé que je suis de répondre à l'impatience si bienveillante chez vous, si vive chez mes concitoyens, d'une visite tant désirée.

« Au nom de la population bordelaise, je salue avec joie votre arrivée. Soyez les bienvenus, nobles représentants d'un père, d'une mère, objets de notre amour, de notre reconnaissance ; car ils déplorent les maux qu'il ne leur a pas été donné d'atténuer. Soyez les bienvenus ; car nos cris de détresse, loin de ralentir vos pas vers nous, les ont pressés. Soyez les bienvenus ; car vous voulez pouvoir dire avec la sympathie que vous ressentez déjà : « Nous avons vu par nous-mêmes. »

« Il est pénible, Monseigneur, de mêler de tristes pensées à la joie de cette journée ; mais si je les laisse entrevoir, entraîné par la vérité que vous venez chercher, leur impression sera bientôt adoucie à l'aspect d'une population heureuse de contempler en VV. AA. RR. la dynastie de juillet, d'y avoir des consolations et des appuis. La foule empressée, ses édifices, ses navires pavillonnés voileront à vos yeux l'inactivité de son commerce.

« Si elle se plaint de ses souffrances, Monseigneur, elle vous plaindra également de ne pouvoir en annoncer le terme ; elle sait que, pour votre famille, exemple des plus hautes vertus, le premier des besoins est de faire des heureux, comme le premier des chagrins est d'être arrêté dans ses généreuses inspirations.

« Que vos altesses royales écartent donc pour quelques instants la pensée même des soins généreux auxquels elles viennent se livrer parmi nous ; qu'elles jouissent sans mélange des acclamations qui vont se joindre pour elles aux cris de *vive le roi !* »

Le prince a répondu : « Monsieur le maire, vous pouvez être certain qu'ici, comme partout ailleurs, les intérêts de Bordeaux, dont vous venez d'être l'interprète, seront toujours présents à ma pensée, car je ne puis connaître l'intérêt général de la France qu'en m'éclairant sur les besoins particuliers de toutes ses parties.

« En entrant pour la première fois dans cette ville, dont la France s'enorgueillit à juste titre, je regrette de la trouver en proie à des souffrances que j'espère ne devoir être du moins que passagères.

« Ma position m'a laissé étranger aux causes qui ont créé ces souffrances, et m'interdit toute action directe sur les remèdes que vous invoquez aujourd'hui ; mais elle m'a fait un devoir d'étudier avec confiance et de connaître à fond tout ce qui se rattache à l'état actuel et à l'avenir de Bordeaux.

« Ainsi que vous l'avez dit, monsieur le maire, c'est la vérité que je cherche avant tout ; la vérité, seule puissance de l'époque, seule base des rapports solides et durables entre les populations et ceux auxquels elles ont remis le soin de les gouverner ; la vérité, vos concitoyens me la diront avec confiance et franchise, comme je l'écouterai avec empressement et sympathie, et je compte sur vous tous, messieurs, organes et représentants éclairés du peuple bordelais, pour m'entourer de toutes les lumières que je dois attendre de vous.

« Aujourd'hui que le roi, obligé, par le soin des affaires de l'Etat, de renoncer à un projet qui lui sera toujours cher, m'envoie vers vous à sa place, c'est avec émotion que je me trouve au milieu de cette population active et intelligente ; ses efforts courageux et persévérants ont toujours poursuivi, à travers bien des vicissitudes, l'alliance de la liberté constitutionnelle et légale avec l'ordre, et soutenu les principes que depuis neuf ans le roi mon père défend sur le trône où l'a porté la volonté nationale.

« Elevé moi-même dans ces principes, au milieu de nos contemporains, je m'unis à toutes les sympathies de la population bordelaise. Mon amour ardent de la grandeur et de la prospérité de la France m'associe également à ces tendances hardies qui de Bordeaux envoient flotter sur des mers lointaines le pa-

pourrait dire tout ce qu'il entra de fiel et de rage dans le cœur du pauvre plébéien, lorsqu'il se releva, sale de boue, brisé par la lutte qu'il avait soutenue, et déshonoré dans Nina, qui, tout-à-l'heure pure, belle et riieuse, gisait maintenant sur le pavé, flétrie, maculée et sans vie !

— Malédiction sur eux ! s'écria-t-il. Et se précipitant sur la pauvre femme qu'un mouvement fébrile venait d'agiter, comme si elle eût tressailli sous la main du cauchemar, Pierre la mit sur ses épaules, et, trempé par la pluie, ruisselant des sueurs de la rage, le cœur gonflé de larmes, il l'emporta en courant vers sa maison, évitant avec soin de passer sous le rayon de lumière projeté sur le pavé luisant par la clarté des réverbères.

Malheur, trois fois malheur à ceux qu'il aurait rencontrés dans ce moment, car il les eût confondus avec les coupables ! Son œil, devenu œil de tigre et de lynx, perceait dans l'obscurité, avide de découvrir sa proie ; mais rien n'apparaissait que l'ombre des fontaines sur les murs, ou des corniches sur les dalles... Il ne vit rien... seulement il entendit sonner onze heures à l'horloge de la ville, il s'arrêta et dit : « Ce sera mon heure de vengeance ! »

Quand il eut passé la porte de sa chétive maison, il déposa sur un lit sa malheureuse femme, et marcha à grands pas dans sa chambre, enfantant mille projets de meurtre. Quelques paroles se firent jour à travers ses dents contractées :

— Heureux il n'y a qu'un moment, et maintenant dans le désespoir !... O Dieu ! est-ce ainsi que tu récompenses le labeur du pauvre !... Malheureuse femme ! non, ce crime n'est pas le sien !... Les infâmes ! ils ont insulté à ma pauvreté, ils ont flétri ce que j'avais de plus cher ! Oh ! je les déchirerai comme je déchire ce mouchoir !

Et il mit en pièces avec fureur le fichu de Nina. Puis, quand il se fut arrêté à une idée fixe, son exaltation s'apaisa tout-à-coup. On eût dit qu'il versait déjà le sang de ses ennemis ; et entendant sa femme qui se débattait en criant : « Pierre ! Pierre ! à mon secours ! » il courut vers elle.

— Nina, dit-il, tu es innocente, je ne puis t'en vouloir, je ne puis te tuer ; ce n'est pas toi qui l'as voulu ! Un moment son cœur s'attendrit ; des larmes brûlantes tombèrent de ses yeux desséchés ; et tout-à-coup, l'horreur de sa position se présentant à lui, ses yeux devinrent secs et ternes. Il regarda Nina d'un air étrange. Mais le cœur de l'artisan s'éleva jusqu'à la sublimité, il aimait toujours Nina.

villon de la France. Unis ensemble par des liens aussi puissants, nos cœurs, nos bras seront toujours d'accord. »

On remarquera avec quelle habileté M. le duc d'Orléans a évité de se prononcer sur une question qui intéresse à un si haut point la population bordelaise. De quelque dose de philosophie que soient en général doués MM. les Gascons, nous doutons fort que les paroles du prince leur paraissent complètement satisfaisantes.

La malle-poste venant de Paris et se dirigeant sur Châlons a été dévalisée à l'aide d'effraction, dans la nuit du 14 au 15 août. Tout porte à croire que ce vol a été commis entre la Ferté-sous-Jouarre et la Ferme-de-Paris.

M. Faye a dû quitter dimanche la ville de Montbrison, pour se rendre dans ses propriétés.

On ne sait point encore le jour de l'arrivée du nouveau préfet, M. Barthélemy.

La distribution des prix dans l'institution des sourds-muets aura lieu ce soir jeudi, à quatre heures, dans cet établissement, place des Minimes.

La distribution des prix aux élèves de l'école vétérinaire de Lyon aura lieu samedi prochain 24, à quatre heures du soir.

GYMNASE.

Vendredi 23 août, représentation au bénéfice de Cécicourt : *le Pacte de Famine, ou la Prise de la Bastille*, drame en cinq actes ; *M. Balochard, ou Samedi, Dimanche et Lundi*, vaudeville en trois journées.

La représentation annoncée au bénéfice de Cécicourt ne saurait manquer d'attirer la foule. Le principal ouvrage qui sera joué, *le Pacte de Famine*, est un drame saisissant, où une ame vertueuse lutte seule contre l'avidité des courtisans qui, avec et pour le roi Louis XV, accaparaient les blés, faisaient encherir les subsistances, affamaient le peuple, livraient la France à une affreuse misère pour fournir à la plus honteuse corruption, au plus scandaleux libertinage.

Les malheurs qui presque toujours attendent ceux qui travaillent dans le bien du peuple, et qui fondent si cruellement sur Prévot de Beaumont, se déroulent avec art dans *le Pacte de Famine*, et en font un drame plein d'intérêt, admirablement couronné par la prise de la Bastille, ce triomphe populaire si cruellement acheté par tant de siècles de souffrances.

Après l'annonce de ce drame, qu'est-il besoin de dire que Cécicourt est un acteur de mérite, digne de toute la sympathie du public ? qu'est-il besoin d'ajouter que M<sup>mes</sup> Siran et Bazire, nos plus charmantes bayadères, danseront un de leurs plus jolis pas ?

Paris, 20 août 1839.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Un journal annonce aujourd'hui que trois délégués de Bordeaux, du Havre et de Nantes se sont, en vertu d'un mandat commun, présentés, ces jours derniers, chez MM. Dufaure et Passy, pour leur faire connaître la résolution qu'auraient prise les principaux négociants de ces trois villes d'abandonner les fonctions qu'ils occupent dans les chambres de commerce et dans les conseils-généraux, si l'ordonnance de dégrèvement n'était pas rendue dans un délai de dix jours.

Le même journal ajoute que les ministres ont fait entendre que ce vœu serait satisfait et que le dégrèvement serait de douze francs.

Nous croyons ce journal mal informé. Il se peut que des délégués de Bordeaux, du Havre et de Nantes aient eu la pensée de faire la menace qu'on leur attribue, mais à coup sûr ce n'est pas à MM. Dufaure et Passy, les deux hommes les plus opposés au dégrèvement par ordonnance, qu'ils se sont adressés. Ce qui est encore moins vraisemblable, c'est que ce soient précisément MM. Dufaure et Passy, les mêmes hommes qui ont constamment déclaré qu'ils se retireraient du cabinet si le dégrèvement avait lieu, qui se soient chargés d'annoncer que ce dégrèvement serait de 12 f. Il est impossible, d'ailleurs, que le gouvernement cède à des menaces comme celles dont on parle :

Il avait bien pensé à confier le soin de sa vengeance aux lois de son pays, mais il avait réfléchi que ces lois ne comprendraient pas son ressentiment, et seraient incapables de lui donner une justice complète. Qui pouvait mieux que lui peser toute son infortune et y apporter remède ?

On le revit donc à l'ouvrage, comme par le passé. La tristesse était solitaire dans son cœur ; ses voisins enviaient encore son sort, attribuant à la jalousie de Pierre la réclusion où il tenait sa compagnie ; car la pauvre femme, accablée de honte et de douleur, n'osait se montrer. La voix seule de son mari lui donnait du courage, lorsqu'il disait d'un accent plein de fermeté : « Allons, ne te laisse pas abattre ; un temps viendra où tu pourras sortir, car bientôt les yeux qui ont vu ton déshonneur se fermeront, et ne se rouvriront plus. » Et pour mieux dissimuler sa douleur, il se mettait à chanter comme d'habitude.

Un jour, ceux qui lui avaient ravi son bonheur passèrent devant sa boutique en y lançant un regard inquiet et soupçonneur. Pierre mit une courroie dans sa bouche, la perça d'outre-oreille avec ses dents, et resta calme. Nina avait jeté un faible cri et s'était enfuie, et les jeunes gens, à la vue de la figure impassible du cordonnier, pensèrent ou qu'il ne les reconnaissait pas, ou qu'il avait pris son parti. Les insensés ! ils ignoraient qu'on ne jette pas impunément la honte au front d'un homme et le désespoir dans son cœur.

Peut-être eurent-ils pendant quelque temps des remords de leur infâme action ; peut-être la crainte d'une vendetta vint-elle troubler leurs cœurs pusillanimes ; peut-être leur sembla-t-il voir quelquefois dans l'ombre la lame d'un poignard menaçant leurs poitrines. Mais trois et quatre mois avaient passé sur cet événement ; leur indifférence naturelle, leur présomption et la dissipation de leur vie avaient chassé peu à peu leurs souvenirs et leurs craintes, et ils finirent par retourner entièrement à leurs habitudes. Pour ne pas exciter davantage le ressentiment du cordonnier, ils avaient eu la prudence de ne pas ébruiter leur aventure, ils ne la regardaient plus que comme une plaisanterie tragique, lorsque à un rendez-vous donné soir à leur cercle Hugues ne parut point.

Le lendemain, la nouvelle d'un événement sinistre jeta la consternation parmi les habitants de la ville d'Aix. Alfred, à peine éveillé, entend parler autour de lui d'un meurtre commis sur un jeune homme. Il se lève, s'habille à la hâte, et, guidé par ses freux pressentiments, court à la demeure de Hugues. Sur un card ensanglanté, au milieu de sa famille en pleurs et de

son échoppe, et l'accompagnait. Cette passion faisait leur bonheur, leur joie. Ils n'enviaient rien aux autres, trouvant tout en eux. Pourquoi de tout temps des esprits altiers, jaloux de ce bonheur tranquille du peuple, cherchent-ils à le détruire ? C'est presque toujours le ressentiment d'une injustice qui a poussé aux révolutions et au carnage.

Ce soir donc, Pierre, content de sa journée, était sorti avec Nina sans aucun pressentiment du malheur qui les attendait. Pouvait-il croire, en effet, que des hommes fussent assez audacieux et assez lâches pour venir troubler, sans aucun motif, le bonheur dont il jouissait ? Bien des jeunes gens, à la vérité, avaient passé et repassé devant son échoppe, adressant des sourires et lançant des œillades à sa jeune épouse ; mais sûr de son amour, Pierre était sûr de sa vertu, et il en avait ri, ne pouvant penser que, repoussés par la froideur et la sévérité d'une femme, ils pussent rêver la violence pour la vaincre.

En sortant de l'église où Nina avait pu contempler et prier une autre femme, la sainte madone qu'elle égalait en beauté, Pierre lui donna le bras, et tous deux, pleins d'une douce joie, reprirent le chemin de leur humble habitation.

Une pluie fine qui tombait avait forcé tout le monde à se retirer de bonne heure chez soi. On n'entendait aucun pas sur les larges dalles des rues d'Aix. L'eau qui dé coulait goutte à goutte des toits rompait seule, d'une manière monotone, ce profond silence. Ils se hâtaient donc, lorsqu'ils arrivés à une certaine distance d'une impasse, ils virent tout-à-coup déboucher par une petite rue trois jeunes gens qu'à leurs paroles confuses, à leur démarche chancelante, ils prirent pour des seigneurs sortant d'une orgie.

Cependant ces trois inconnus, s'étant rapprochés d'eux, commencèrent à les provoquer par des paroles injurieuses. Nina et Pierre ne répondirent rien à ces insultes et continuèrent leur marche ; mais à peine furent-ils engagés dans l'impasse, que deux des provocateurs s'élançèrent sur Pierre, et l'ayant séparé de sa femme, luttèrent avec lui corps à corps, le précipitèrent à terre et le baïllonnèrent malgré ses efforts. Peu s'en fallut qu'ils ne l'étouffassent, tant ils le pressaient sur leurs genoux pour le dompter. Pendant ce temps, le troisième jeune homme s'était rué sur la pauvre Nina. Les misérables accomplirent leur infâme dessein ; puis, fiers en quelque sorte de cette victoire, ils abandonnèrent dans la fange de la rue Nina et le malheureux Pierre, qui ne put répondre aux paroles moqueuses et insultantes que par un regard terrible et plein d'une irascible vengeance. Qui

car, si on admet que ces menaces, venant des hommes qui représentent le commerce maritime, peuvent influencer sur la détermination que le gouvernement est appelé à prendre, il faudra aussi reconnaître que des menaces semblables, émanant des adversaires des ports de mer, devront avoir la même influence. Dans une pareille situation, à quel triste rôle ne serait pas condamné un gouvernement !

Trois officiers supérieurs viennent d'être désignés par M. le ministre de la guerre pour aller assister aux manœuvres de l'armée sarde, sous Turin. Il paraît que la cavalerie et particulièrement l'artillerie offrent dans l'équipement et les manœuvres des innovations très-avantageuses. On cite parmi les officiers désignés MM. le colonel Marey et le capitaine Piobert.

Le journal *la France* avait annoncé hier que l'amiral Duperré avait donné sa démission. Aujourd'hui, nous remarquons dans *l'Eclair* de la Méditerranée, journal de Toulon du 16, les lignes suivantes :

« Des lettres écrites du ministère de la marine annoncent que définitivement l'amiral Duperré a donné sa démission, et qu'il ne signe plus. »

Voici les réflexions que fait le *Temps* à ce sujet :

« Un journal annonce ce matin qu'à la suite d'une discussion assez vive, l'amiral Duperré a offert hier sa démission. Nous ne savons jusqu'à quel point cette nouvelle est fondée et quelle espèce de discussion aurait pu motiver la démission de l'amiral ; ceux qui connaissent son caractère ne supposent pas qu'il consentirait long-temps à faire partie d'un cabinet qui montrerait peu de souci de notre marine et des intérêts commerciaux. L'incapacité phénoménale de son prédécesseur impose à M. Duperré des obligations devant lesquelles il ne doit pas reculer. »

Nous espérons que ce ne sera pas pour continuer M. Rosamel que M. Duperré l'aurait remplacé. »

On écrit de Dax, 13 août, à la *Sentinelle des Pyrénées* :

Les habitants de la commune de Tosse viennent de signer leur pétition en faveur de la réforme électorale; elle est revêtue de 33 signatures parmi lesquelles se trouvent celles de 3 conseillers municipaux, 6 officiers de la garde nationale et 1 électeur. Les pétitionnaires, en unissant leurs vœux à ceux de la garde nationale parisienne et de plus de 200,000 citoyens des départements, ont cru user d'un droit qui leur appartient, et que la charte elle-même accorde à tous les citoyens français.

Il paraît cependant que le préfet des Landes ne l'entendait pas ainsi. Ayant appris que parmi les pétitionnaires se trouvait M. Maille, instituteur public, et croyant voir un complot se tramer contre le juste-milieu, il fit partir à grande hâte M. Laurabède, inspecteur des écoles primaires du département. Celui-ci arrive à Tosse, envahit la maison de M. Maille, ordonne brusquement à la femme de l'instituteur de réunir les élèves; mais ce dernier était absent et se trouvait auprès de sa mère mourante.

Croirait-on que l'inspecteur fit assembler le comité local et dressa un procès-verbal à cette fin de constater que M. Maille avait signé la pétition de la réforme électorale? Qu'est donc devenu le droit de pétition ?

Une lettre de Vienne, en date du 7 août et publiée par la *Gazette universelle de Leipzig*, mande que les cabinets de Vienne et de Londres ont adressé à celui de Saint-Petersbourg une note déclarant qu'ils empêcheraient par la force tout progrès ultérieur d'Ibrahim-Pacha et toute intervention active de la Russie, si l'on ne permettait point aux escadres d'Angleterre, de France et d'Autriche l'entrée dans les Dardanelles au moment où une escadre russe passerait dans le canal de Constantinople. On aimerait mieux risquer la paix de l'Europe.

Nous avons des nouvelles de Rio-Janeiro du 24 juin, par le *Penguin*. Le change sur Londres était à 30 et 30 1/4 d. par 1,000 reis. Ce paquebot a pour le compte du commerce 20,000 liv. st. d'or en poudre et en barres.

Les nouvelles de Buenos-Ayres sont du 26 mai; le blocus tenait toujours.

Le gouvernement de Buenos-Ayres a résolu de délivrer des

amis consternés, il trouve le corps de son infortuné complice; il avait au cœur une large blessure. L'or qu'on avait trouvé dans sa bourse, et sa montre d'un grand prix, dont la chaîne était encore suspendue à son cou, excluaient toute supposition de vol. Au mot de vendetta, prononcé par hasard, Alfred leva ses yeux mornes du cadavre sur Yolande, et dans le regard qu'ils échangèrent, il y avait tant d'horreur et d'effroi que leurs âmes restèrent glacées...

— C'est lui, dirent-ils ensemble en se retrouvant quelques minutes après... mais quelle preuve? et s'il est saisi, quelle dénonciation contre nous! Allons, il faut attendre, peut-être qu'une victime lui suffira.

— Là-dessus ils se séparèrent dans l'attente funeste de quelque autre catastrophe.

Malgré les informations sans nombre qui furent prises, aucun indice ne put mettre la justice sur les traces de l'assassin. Le jeune homme avait été frappé à onze heures du soir, sur le seuil de sa porte; un faible cri avait été entendu, et on avait vu s'enfuir une ombre avec rapidité. Les enquêtes ne révélèrent rien de plus.

Déjà cet événement qui avait eu un si grand retentissement dans la ville commençait à s'oublier. C'était par une belle soirée d'été, un jeune homme revenait seul d'une campagne située à peu de distance d'Aix; il était armé, quoique rien en apparence ne pût motiver cette mesure de précaution. A son air soucieux, on voyait qu'il était en proie à de lugubres pensées. Par moment, comme pour se délivrer des idées qui l'importunaient, il sifflait quelques morceaux de chasse, lorsqu'arrivé près d'un massif d'oliviers qui borde la grande route, il en vit tout-à-coup sortir un homme qui s'avança rapidement vers lui. Se mettre en garde et crier: Qui vient là! fut de sa part l'affaire d'un instant.

— La vengeance et la mort! lui fut-il répondu d'une voix rauque. Et aussitôt l'inconnu, s'élançant sur Yolande, la terrassa par une faible lutte; et lui mettant le genou sur la poitrine: — Pierre! s'écria le jeune homme, — et une sueur froide lui glissa par tout le corps, — n'as-tu donc pas assez d'une vic-

— N'y avait-il qu'un criminel? Je veux ta vie, comme j'ai en celle de Hugues, comme j'aurai celle d'Alfred.

— Tu es un monstre, lui cria Yolande, en faisant d'inutiles efforts pour se débarrasser du genou qui l'étouffait.

— Tu l'as été avant moi.

lettres de marque contre les navires français. Les négociations entre la France et Rosas étaient tout-à-fait rompues.

— Le packet *la Lyra* apporte les dépêches de la Vera-Cruz du 26 juin, et de la Havane du 16 juillet; il a à bord 600,000 piastres.

LES CHARTISTES.

On lit dans le *Temps* :

Les rigueurs de l'autorité contre les chartistes, la peur qui les a provoquées, viennent de donner à ce parti un éclat et une importance qu'il n'avait pas assurément le droit d'attendre encore. Composé d'abord de quelques milliers d'hommes, dirigé par des chefs qui, quelque habiles qu'on les suppose, sont sans influence dans le pays, ce parti avait à vaincre de nombreuses difficultés pour conquérir la position politique à laquelle il aspire. Représentant des idées égalitaires, il était honni, méprisé, méconnu, comme l'ont été les radicaux, comme l'était encore O'Connell lui-même il y a vingt ans à peine. La nation anglaise est si loin de ces idées, qu'à peine quelques hommes ont compris la portée de ces manifestations.

Les rassemblements des chartistes, leurs discours, leurs conciliabules, leur charte, ont été d'abord regardés par le pays comme des actes fort peu inquiétants, et il en serait encore ainsi sans les scènes qui viennent de se passer. Mais les tories ont fait des rassemblements chartistes un sujet d'opposition. Ils ont forcé la main au ministère, et ce dernier, en s'interposant enfin au milieu des meetings insignifiants, a donné de l'actualité à ce qui n'était encore qu'un symptôme, et aux idées chartistes une valeur plus appréciable.

Aujourd'hui les fautes qu'on a commises ont fait des chartistes un parti politique; si on le redoute, il n'est plus permis de le mépriser. Il peut donc être utile de connaître plus en détail ses vœux, ses travaux, ses moyens d'action et les chances qu'il peut avoir de faire écouter ses doléances.

On se tromperait fort si l'on pensait que, comme pour les incendiaires de 1829, c'est la misère seule qui a donné naissance à ce parti. Ce sont d'autres besoins, des besoins aussi réels, bien que ce soient des besoins intellectuels qui ont aidé à sa formation.

Après la révolution de juillet, le parti réformiste, désespérant de vaincre, appela à son aide l'agitation politique. Des meetings eurent lieu dans tous les lieux de grande population; les whigs en furent les chefs naturels, et ils ne tardèrent pas à renverser tous les obstacles, parce que leur patronage vint donner à ces assemblées une force morale, un relief absolument nécessaire au succès. A Londres, les hommes les plus considérables ne dédaignèrent pas de se faire membres de l'association nationale; les ouvriers, les artisans y étaient en foule, et il faut leur rendre cette justice, que plusieurs d'entre eux y développèrent une aptitude que le gouvernement sut plus tard utiliser dans divers postes aussi honorables que lucratifs. Ces associations recevaient même les étrangers patriotes, et celui qui écrit ces lignes a eu l'honneur d'être admis membre de l'association nationale de Londres; il était le 30,000<sup>e</sup> sociétaire ou à peu près.

Après la réforme, ces associations n'avaient plus de but. Elles se maintinrent cependant tant que dura le retentissement de la résistance; mais dans le loisir que leur laissait la question du moment, elles s'occupèrent de la discussion des intérêts du travail, et se fractionnèrent bientôt, les professeurs improvisés qu'elles avaient formés allèrent porter sur tous les points du royaume le flambeau de la discussion. En Angleterre, les ouvriers ont l'esprit fort recueilli et attentif; les questions ardues leur conviennent. Ils prennent goût à ces élucubrations dont leur religion leur donne l'habitude. Aussi, et je l'ai déjà dit bien des fois, toutes ces chaires que nous voyons instituées en Angleterre pour les ouvriers, ce sont les ouvriers eux-mêmes qui les paient, c'est une cotisation spontanée qui les a fondées; le gouvernement, l'état, les philanthropes ne s'en sont jamais mêlés; les ouvriers avaient besoin d'instruction, ils se sont donné des professeurs; ils ont fondé des institutions à leur propre profit. Le *Mechanic's Institution* est de ce genre. Londres, Glasgow, Birmingham, Manchester, Edimbourg, fourmillent de ces établissements.

On conçoit que de tels hommes aient pris goût aux idées abstraites de l'économie politique. Plusieurs d'entre eux écrivirent sur ces matières. L'un d'eux, M. Wade, qu'il ne faut pas confondre avec le docteur Wade, publia un excellent livre sous le titre d'*Histoire des classes moyennes en Angleterre*.

Comme on pouvait le prévoir, les crises commerciales, en donnant plus de loisir aux hommes de travail, amenèrent en

En ce moment, l'horloge de la ville se fit entendre.

— Ecoute, dit Pierre d'une voix satanique, cette heure a été celle de ton crime, elle sera celle de la justice; compte bien jusqu'à onze...

Levant alors son poignard, il le fit reluire devant les yeux du pauvre agonisant, et au dernier coup, il l'enfonça jusqu'à la garde dans sa faible poitrine.

Quand des paysans, allant au marché, apportèrent le lendemain le corps tout sanglant du malheureux jeune homme, et que le bruit d'un nouvel assassinat se fut répandu dans toute la ville, Alfred, consterné, comprit tout de suite quelle était la victime qui venait de tomber. Le ressentiment d'une si implacable vengeance l'emporta dans son cœur sur la crainte d'un sort pareil. Il eut envie de dénoncer le cordonnier Pierre, mais il n'avait point de preuve; il restait seul témoin et complice de l'attentat qui avait fait commettre ce double crime. Il se retira donc chez lui, ne doutant point que son heure ne sonnât bientôt, car il comprenait que l'homme qui avait concentré son ressentiment pendant des mois entiers pour attendre l'instant favorable de frapper sa victime, en trouverait bien un pour lui dire à lui: A ton tour!

En proie aux plus sombres prévisions, aux dangers les plus effrayants, il se réveillait, la nuit, comme s'il se débattait sous la main d'un spectre. Il demeura sourd pendant long-temps à toutes les questions que lui firent ses parents; étonnés d'une pareille conduite; cependant, lorsqu'il eut usé tout ce qui était autour de lui et pouvait le faire vivre en lui apportant quelques légères distractions, il en vint à préférer une mort certaine à cette réclusion forcée, et se résignant à avouer à son père, au risque d'encourir tout le poids de sa colère, ce qui le condamnait ainsi à la solitude, il alla le trouver et lui conta tous les détails du crime, le suppliant de ne pas l'accabler de son indignation.

Le père d'Alfred, un des premiers magistrats de la ville, homme éclairé pour son siècle, et qui, dans ses prévisions sur l'avenir, mettant de côté tout orgueil de caste, avait accepté d'avance l'égalité des hommes devant la loi, sonda d'un coup d'œil la position de son fils, et trembla pour ses jours.

— Malheureux! s'écria-t-il, comment as-tu pu le laisser entraîner à une action si infâme? Crois-tu donc que ta noblesse te place au-dessus des lois? Faudra-t-il que je sois obligé de l'abandonner à la rigueur des tribunaux ou à la vengeance implacable de cet artisan? Rappelle-toi, Alfred, que toute injustice demande réparation. Quand l'autorité ne la donne pas, les hommes

même temps dans leurs meetings une irritation de plus en plus violente. Alors les timides restèrent en arrière, et les plus hardis, maîtres du champ, tournèrent leurs pensées vers les questions de pure politique, convaincus que c'est par leur solution qu'ils pourront arriver à celle bien plus difficile des saines et de la distribution des richesses. A tort ou à raison, ces hommes s'irritèrent de la souffrance immédiate que leur faisait ressentir la suspension des travaux; déjà leurs plaintes avaient provoqué l'enquête ordonnée sur le travail des enfants, et la loi qui en fut la conséquence; ils réclamèrent donc, mais ici personne ne pouvait faire droit à leurs exigences; la loi des pauvres fut le seul refuge que purent trouver les malheureux inoccupés. Les travaux reprurent, mais les questions soulevées restèrent pendantes, et les ouvriers, après avoir essayé de l'union contre les maîtres, réclamèrent des droits politiques qui leur permirent de faire directement entendre leurs doléances et d'espérer le redressement de leurs griefs. Ils rédigèrent leur charte et appelèrent une convention qui la sanctionna. Les *convention-men* sont donc les hommes qui rédigèrent ou adoptèrent la charte nouvelle; les *chartistes*, ceux qui en réclamaient l'application.

Mais cette charte, elle est donc bien incendiaire, bien barbare, c'est donc une monstruosité? Mon Dieu, pas le moins du monde; elle consiste en deux points, sans plus :

- 1<sup>o</sup> Tout citoyen est électeur et éligible;
  - 2<sup>o</sup> Le scrutin sera secret.
- Et puis, par appendice, les députés seront payés. Le vote règle le mode de l'élection, le dépouillement des voix, etc., et il faut avouer que tout y est fort ingénieux. Cette charte est un monument remarquable.

Voilà donc la charte entière, celle qui a été signée par plus de 200,000 hommes, et qui a été envoyée aux communes sous forme de pétition.

Les chartistes croient que ces deux points obtenus, toutes les questions seront bientôt résolues. Ils ne stipulent pour aucune classe; ils veulent l'égalité politique. Ils s'en remettent, pour le reste, à la nation consultée.

Mais pourquoi donc le désordre épouvantable qui vient d'avoir lieu ?

Ce désordre a plusieurs causes : la première est la frayeur que des réunions d'ouvriers ont causées aux populations. Les accusations les plus absurdes se sont succédées : ils veulent la loi agraire, ils veulent qu'on pendre les riches, ils veulent voler ; il faut les déporter en masse. Et en même temps les *yeomen* se réunissaient; ils choisissaient pour leurs exercices les lieux fréquentés par les ouvriers; ils brandissaient leurs sabres innocents en signe de défi. Les chartistes, on le conçoit, n'étaient guère plus sages. Ils parlèrent de s'armer, de résister à la force par la force; ils firent un appel aux passions. Au nom de *legal men*, pris par les modérés, ils opposèrent le nom formidable de *physical force men*, qu'ils se donnèrent eux-mêmes. Des hommes méchants ou inconsidérés menacèrent de porter l'incendie dans les villes, et leur violence fut telle que le docteur Wade, ministre de l'évangile et l'un des députés chartistes les plus influents, se retira.

On se doute bien que les questions politiques sont venues imprimer leur agitation au parti chartiste. D'accord avec les radicaux sur la trop fameuse déclaration de *finalité* de lord John Russell, il se montra beaucoup plus pressé qu'eux de renverser le ministère ; mais comme il demeurait sans patronage, il n'eut aucune influence sur le pays et encore moins sur le parlement.

Ce fut à cette époque que les chartistes résolurent d'envoyer des députations dans les grandes villes manufacturières, à Birmingham surtout, où M. Atwood avait autrefois réuni plus de cent mille ouvriers, et où l'agitation leur paraissait plus facile.

Cependant leur arrivée méritait peu de faire impression. Les meetings du Bullring étaient aussi insignifiants que ceux de Smithfield à Londres. Les orateurs, placés autour de la statue de Nelson, discutaient les doctrines les plus contradictoires, et, comme la réunion était peu nombreuse, parfaitement libre, et surtout très-peu guerroyante, les applaudissements ne manquaient pas plus à ceux qui voulaient le calme, la paix et la concorde, qu'à ceux qui parlaient de sang, de meurtre et d'incendie.

Cependant les habitants du voisinage s'inquiétèrent de ces réunions; ils se firent nommer *constables* et réclamèrent l'assistance de la force publique. Voilà la cause première des déplorable désordres qui viennent d'avoir lieu.

Dans ces meetings, il s'agissait beaucoup plus du ministère que de questions sociales. Les whigs et les radicaux influents, *the gentlemen radicals*, y étaient fort maltraités; c'étaient les

se la donnent. Puisse-tu échapper à celle que tu as encourue!

Puis, au milieu de ses inquiétudes paternelles, il fit appeler Pierre.

Le cordonnier ne se fit pas attendre. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de si impassible et en même temps de si résolu, qu'il défiait la pénétration la plus clairvoyante.

— Je te demande la vie de mon fils, lui dit le magistrat en le voyant paraître.

— Monsieur, lui répondit Pierre d'un air simulant l'étonnement, je ne sais ce que vous voulez dire; je n'ai pas à me plaindre de monsieur votre fils.

— Pierre, lui répliqua le père, avoue que tu as été outragé, que tu as juré de te venger. Eh bien! je t'offre de l'or, je t'offre de te faire une vie heureuse et exempte de travail, mais épargne Alfred.

— Je n'ai point été outragé, s'obstina à dire l'artisan. Je ne peux donc accepter de l'or pour ce que je ne veux pas faire.

— Si la richesse ne peut te faire renoncer à ta vengeance, s'écria le malheureux père, voyant qu'il ne pouvait le gagner par des promesses, eh bien! nous t'enfermerons, nous te lierons pieds et poings, et nous te rendrons ainsi incapable de continuer tes crimes; car ce sont d'horribles crimes que les meurtres que tu as commis. Les lois t'auraient donné justice, si tu la leur avais demandée.

Pierre continua à tout nier. Son visage resta calme et son cœur inébranlable dans son infernale résolution.

Le pauvre père renouvela vainement ses promesses de fortune et ses menaces de châtimement, rien ne put fléchir l'entêtement du cordonnier....

— Pars, dit-il alors à son fils, pars; cet homme a juré ta mort. J'ai vu ton arrêt dans ses yeux. Éloigne-toi de ce pays, et sache expier par une conduite plus réglée les égarements de la jeunesse.

Alfred partit pour l'Italie. L'artisan continua à chanter dans son échoppe, et le père d'Alfred à s'inquiéter sur le sort de son fils, lorsque quelques mois après il apprit qu'il n'avait plus d'enfant.

Était-ce la main de Pierre qui l'avait frappé? était-ce un arrêt de la justice divine? On ne le dit pas.

La mort d'Alfred fit dans la ville une profonde sensation, et, pendant qu'on tâchait de consoler son malheureux père, Pierre le cordonnier disait à sa chère Nina :

— Tu peux sortir maintenant. Aucun regard ne peut faire baisser le tien : le sang a tout lavé. ALEXANDRE CURTON.

ennemis les plus cruels du pays. Et cependant une circonstance imprévue vint démontrer tout ce que cette violence avait de faux, et forcer les chartistes à rendre un éclatant hommage à lord Melbourne.

Pendant une réunion, la nouvelle de la démission du ministre arriva de Londres. Elle se répandit avec la rapidité de l'éclair, et ces hommes, qui peu d'instants auparavant vociféraient contre les traitres wighs, laissèrent voir sur leurs visages consternés l'effet que produisit sur leurs âmes la rentrée des tories. C'est qu'ils sentaient qu'après tout, les tories sont les plus grands ennemis du progrès; qu'avec le ministère Melbourne les questions d'amélioration sont surtout une affaire de date et de temps, tandis qu'entre les tories et ces principes il y a un abîme. Si donc lord Melbourne devait peu s'inquiéter de ces mouvements et retarder à sévir contre eux, l'on concevait qu'il ne saurait en être ainsi avec les tories, et qu'aucune considération ne pouvait les porter à hésiter dans la répression, à tout prix, des rassemblements.

Depuis sa rentrée, lord Melbourne a fait ce que feraient les tories; il a commencé la guerre contre les chartistes. Nous dirons commencé, par ce que nous croyons que tôt ou tard sir Robert Peel va être appelé à la continuer. Ce ne sera pas pour long-temps sans doute; mais il est encore des mesures qui ne peuvent être accomplies que par lui, et l'esprit public est assez fort pour qu'on n'ait pas à craindre de voir sir Robert Peel rentrer dans un système désormais inapplicable. Son parti est considérablement modifié depuis dix années, et, quant aux ultratories, leur politique est à bout.

Ce qui rend, selon nous, le parti des chartistes redoutable, ce n'est pas, comme le prétend lord John Russell, parce qu'il est formé d'hommes manquant de pain; c'est là une erreur matérielle. Ce parti est, au contraire, composé, en grande partie, d'hommes qui travaillent, qui gagnent leur vie, jouissent de quelque confort, du *bread and Cheese*, comme disent les travailleurs, et qui ont des épargnes dans les *savings-banks*. Ce n'est donc pas le besoin matériel qui les dirige, mais ce sont des besoins non moins pressants, des besoins intellectuels; quoique l'Angleterre soit le pays le plus avancé du monde en industrie et en

agriculture, quoiqu'on jouisse en Angleterre d'un nombre infini de libertés, quoiqu'on excite l'étonnement de tous les Anglais quand on leur raconte qu'en France on peut venir vous arrêter au sein de votre famille et vous plonger dans les cachots, qu'un agent du pouvoir peut vous *coffrer*, comme ils disent, sans courir aucun risque, il faut convenir pourtant qu'ils sont bien plus loin que nous de l'égalité. Les lois électorales sont plus larges; mais à quoi cela sert-il, puisque tout l'édifice féodal est debout et dans toute sa force? Dîmes, droit d'ainesse, substitutions, hérédité, patronage, clergé dans l'état, grande et puissante aristocratie, mépris des travailleurs, et par suite servilisme de ces derniers, l'Angleterre offre l'étonnant assemblage de tout ce qui est de mieux et tout ce qui est de pire. Or, les idées françaises ont pénétré en Angleterre; elles s'y sont propagées par les livres, par les discours, que sais-je? par le vent qui souffle sur le détroit, et voilà que ces idées se manifestent au milieu des absurdes conséquences qu'on en tire, et qu'elles ont pour interprètes des hommes qui, n'en comprenant pas la portée, les traduisent par des menaces et les trempent dans le sang.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas, si les chartistes, dans l'état actuel de l'Angleterre, sont peu redoutables, si cette première manifestation s'est montrée surtout sous le hideux aspect de la force brutale, si le nom même de *physical forcemen* que prennent les associés est de nature à les compromettre aux yeux de la nation, il y a néanmoins dans leur apparition un symptôme qui tôt ou tard se traduira, et comme l'esprit français se répand sans qu'il soit besoin de le pousser, il est certain que désormais il a passé le détroit. Or, les Anglais ne sont pas gens à se laisser abuser par un mauvais effet; ils sauront un jour faire la part des abus, et se séparant de la violence, adopter les principes qu'elle eût pu compromettre aux yeux d'hommes moins positifs.

H. DUSSARD.

DÉCÈS DU 17 AU 19 AOUT.

Jeanne-Marie-Françoise Delorme, veuve Martin, 80 ans, rentière, rue de la Sphère, 10. — Alexis-Jean Scheltjens, fils des défunts, 56 ans, artiste dra-

matique, célibataire, rue Henri, 5. — Pierrette-Marguerite-Aspasie Crozet, femme Jacquemont, 60 ans, reutier, quai Saint-Clair, maison Eynard. — Pierre Sigot, fils de défunt Jacques-Simon, 18 ans, la mère revendeuse de gages, rue du Bœuf, 29. — Françoise Bory, fille de défunt Thomas, 74 ans, passementier, célibataire, rue de l'Hôpital, 46. — Laurence Subtil, fille de Denis, 28 ans, sœur Saint-Charles, célibataire, montée des Carmélites, 17. — Barthélemy Margottat, 45 ans et demi, contrôleur ambulant de Lyon, quai Clair, 21. — Antoinette Chadier, fille des défunts, 85 ans, rentière, célibataire, rue Saint-Jean, 52. — Hôpitaux, 20. — Enfants au-dessous de sept ans, 5.

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTEZ.

Des malveillants ont répandu le bruit de la cessation de la fabrication de M. SIC. Cette nouvelle est entièrement fautive. (Voir aux annonces.)

AVIS.—MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 août sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver du retard dans l'envoi du journal.

BOURSE DE PARIS DU 20 AOUT.	
Trois pour cent . . . . .	80 70
Quatre pour cent . . . . .	102 90
Cinq pour cent . . . . .	112 65
Rentes de Naples . . . . .	100 75
Actions de la banque . . . . .	2785

GYMNASÉ-LYONNAIS.

Vendredi 23 août 1839. — Au bénéfice de M. Cécilcourt. — 1<sup>o</sup> SAMEDI, DIMANCHE ET LUNDI, VAUD. — LE PACTE DE FAMINE, VAUD. — Six heures 1/2.

CIRQUE DES BROTTAUX.

Judi 22 août 1839. — 1<sup>o</sup> Exercices d'équitation. — 2<sup>o</sup> L'EMPEREUR, événements historiques en cinq actes et quinze tableaux. — Six heures.

Feuille d'Annonces.

ANNONCES JUDICIAIRES.

(1506) Le sieur Pierre-Louis BLANCHARD, remplacé dans ses fonctions d'huissier par M. FAUCHÉ, son principal clerc, désirant retirer son cautionnement, en donne avis à qui de droit.

(1481) Le samedi vingt-quatre août mil huit cent trente-neuf, à neuf heures du matin, sur la place Grôlier, à Lyon, il sera procédé à la vente aux enchères et au comptant d'objets saisis, consistant en commode, garde-robe, tables, poêle en fonte, chaudière en cuivre, presse hydraulique et autres objets.

(1505) Vendredi vingt-trois août mil huit cent trente-neuf, à neuf heures du matin, dans le domicile du sieur Pierre-Antoine Stemmer, découpeur et tondeur de châles à Lyon, rue des Tables-Claudienne, n° 5, il sera procédé à la vente aux enchères et au comptant d'objets mobiliers, consistant en plusieurs mécaniques pour tondre les châles et pour le crépage, manège, cheval, banque, poêle, table, bagnons et autres effets, le tout saisi au préjudice du sieur Stemmer. FAUCHÉ.

ANNONCES DIVERSES.

(6691) A VENDRE.—Pharmacie située dans un chef-lieu d'arrondissement.

S'adresser, pour les renseignements, à MM. Racine aîné et frères, droguistes, place de la Miséricorde, n° 11, à Lyon.

(6688) A VENDRE, pour cessation de commerce. — Un ancien fonds de mercerie et de bonneterie, situé dans un bon quartier.

S'adresser, pour les renseignements, à MM. Siaux et Co, rue Tupin.

(185) VENTE DE COKE.

Le directeur de la compagnie de l'éclairage par le gaz de Perrache prévient les personnes qui voudraient faire une provision de coke qu'elles peuvent s'adresser directement au bureau, rue des Célestins, n° 5, ou à l'usine, à Perrache, où il leur sera livré à 95 c. l'hectolitre, ou à 1 f. 5 c. rendu devant la porte d'allée.

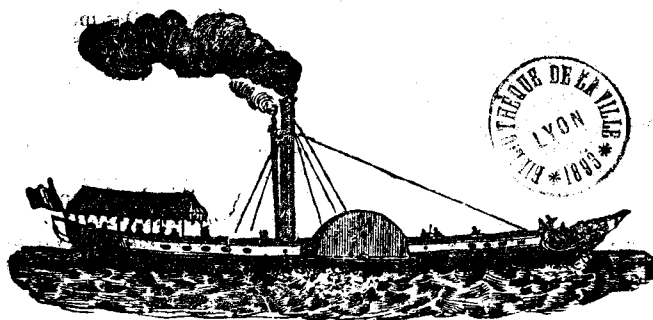
On traitera également au poids, et proportionnellement au même prix.

GAZ DE SAINT-ETIENNE.

Les administrateurs de la compagnie d'éclairage par le gaz de la ville de Saint-Etienne ont l'honneur de prévenir MM. les actionnaires de ladite compagnie que l'assemblée générale aura lieu le samedi 24 août courant, à une heure précise, à l'hôtel du Nord, pour entendre le rapport des administrateurs provisoires et pourvoir à leur remplacement, conformément aux articles 15 et 17 de l'acte social.

Les propriétaires de dix actions ont seuls droit d'assister à l'assemblée. (1562)

**MALADIES SECRÈTES,**  
SI ANCIENNES ET REBELLES QU'ELLES SOIENT,  
LE FUSSENT-ELLES DEPUIS 50 ANS,  
Guéries sans rechute, en un à cinq jours, par la méthode sûre, facile et peu coûteuse du docteur TH. VAUD, de Montpellier, breveté.  
Dépôt, à Lyon, chez M. BERTRAND, pharmacien, place Bellecour, n° 12. (2102)



**BATEAUX A VAPEUR**  
DU RHONE  
SERVICE DE L'AIGLE.

Départs à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la compagnie sont : quai de Retz, n° 45, de place de la Charité, hôtel de Provence. (203)

DÉPOT D'ARMES DE CHASSE.

SIC ET Co,

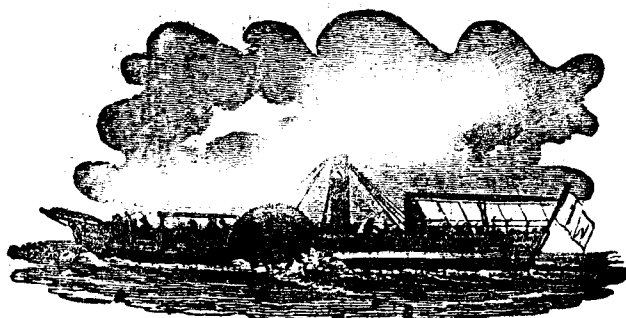
SEULS FABRICANTS DE COUVERTS ET D'ORFÈVRERIE EN MAILLECHORT,

Quai de Bourgneuf, n° 98, près les bateaux à vapeur, à Lyon,

Tiennent un assortiment de couverts et de marchandises en maillechort, métal imitant parfaitement l'argent par sa blancheur et sa solidité, fournissent à MM. les limonadiers et traiteurs tout ce qu'ils peuvent avoir besoin en orfèvrerie, vendent la matière préparée en fil ou laminée, et fondent sur modèles tout ce qu'on peut désirer.

Ils tiennent aussi un assortiment d'armes de chasse, dans tous les genres et aux prix les plus modérés.

Vente en gros et en détail. (6722)



**BATEAUX A VAPEUR**  
EN FER,

COMPAGNIE DU RHONE SUPERIEUR.

A LYON, COURS D'HERBOUVILLE,

DE LYON A AIX-LES-BAINS ET RETOUR.

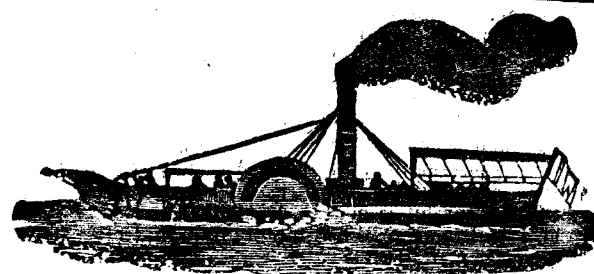
Desservant tous les ports du littoral.

Départs de LYON à quatre heures du matin,  
Départs d'AIX-LES-BAINS à sept heures du matin,  
les lundis,  
mercredis,  
vendredis,  
samedis,

Les bateaux qui partent de LYON à quatre heures du matin, arrivent à AIX le lendemain matin à six ou sept heures.

La descente se fait en huit heures. (229)

(6724) A VENDRE. — Fonds d'épicerie, situé dans un fort bon quartier de la ville de Lyon. S'y adresser, rue de la Barre, n° 21.



(204) COMPAGNIE GÉNÉRALE  
DES  
**BATEAUX A VAPEUR**

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.  
Départs tous les jours.

POUR MARSEILLE DIRECTEMENT,  
Les dimanches, jeudis et samedis, à quatre heures du matin, du port de la Charité.

CHEMIN DE FER

DE

**NIMES A BEAUCAIRE.**

AVIS.

A partir du 2 août courant, le mouvement des trains sur le chemin de fer entre Nimes et Beaucaire est réglé conformément au tableau suivant :

DÉPARTS DE NIMES.	DÉPARTS DE BEAUCAIRE.
Train de 1 <sup>re</sup> classe allant à Beaucaire sans s'arrêter, 6 heures du matin.	Train de 2 <sup>e</sup> classe, 7 heures 1/2 du matin.
Train de 2 <sup>e</sup> classe s'arrêtant aux stations intermédiaires pour prendre des voyageurs, 7 heures 1/2 du matin.	Train de 1 <sup>re</sup> classe, 9 heures 1/2 du matin.
Train de 1 <sup>re</sup> classe, 9 heures 1/2 du matin.	Train de 2 <sup>e</sup> classe, 5 heures du soir.
Train de 2 <sup>e</sup> classe, 5 heures du soir.	Train de 1 <sup>re</sup> classe, 7 heures du soir.
Train de 1 <sup>re</sup> classe, 7 heures du soir.	Train de 1 <sup>re</sup> classe, 8 heures 1/2 du soir.
Train de 2 <sup>e</sup> classe, 7 heures du soir.	

Ce service est définitivement organisé et continuera sans aucune interruption. Des arrangements sont pris pour correspondre d'une manière fixe et permanente avec les diligences des diverses routes, les bateaux à vapeur du Rhône, etc. (8184)

**MARLEIX** breveté  
FABR. DE **COLS**  
TAILLEUR POUR  
**CHEMISES**  
18 PLACE DU  
PLATRE. LYON.